

La collection Lavalin, en plein essor

Paquerette Villeneuve

Volume 29, Number 116, September–October–November 1984

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/54230ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La Société La Vie des Arts

ISSN

0042-5435 (print)

1923-3183 (digital)

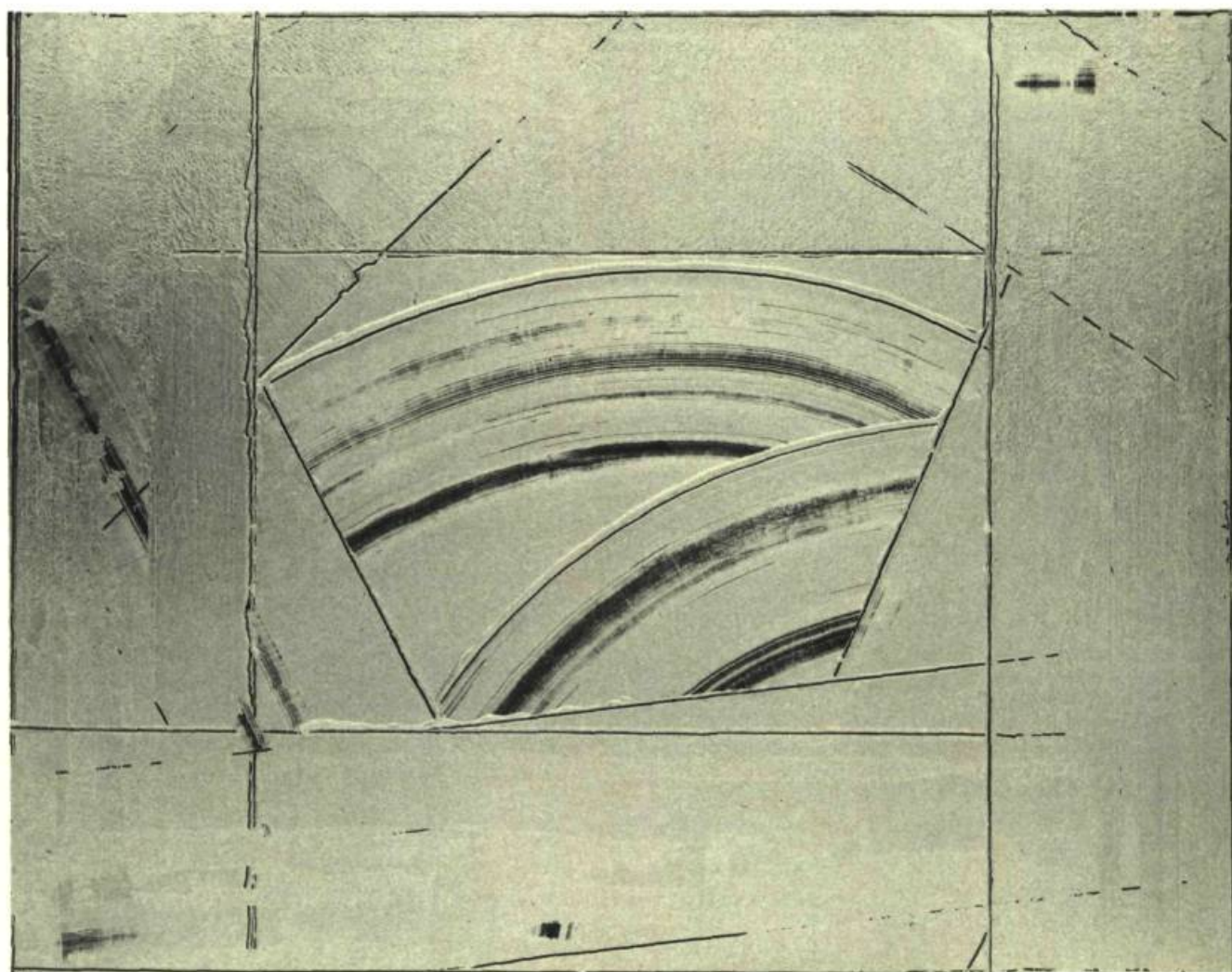
[Explore this journal](#)

Cite this article

Villeneuve, P. (1984). La collection Lavalin, en plein essor. *Vie des arts*, 29(116), 60–63.

LA COLLECTION LAVALIN, EN PLEIN ESSOR

Paquerette VILLENEUVE



1. David CRAVEN
Altitude Turn, 1976.
Acrylique sur toile; 203 cm 2 x 162,5.

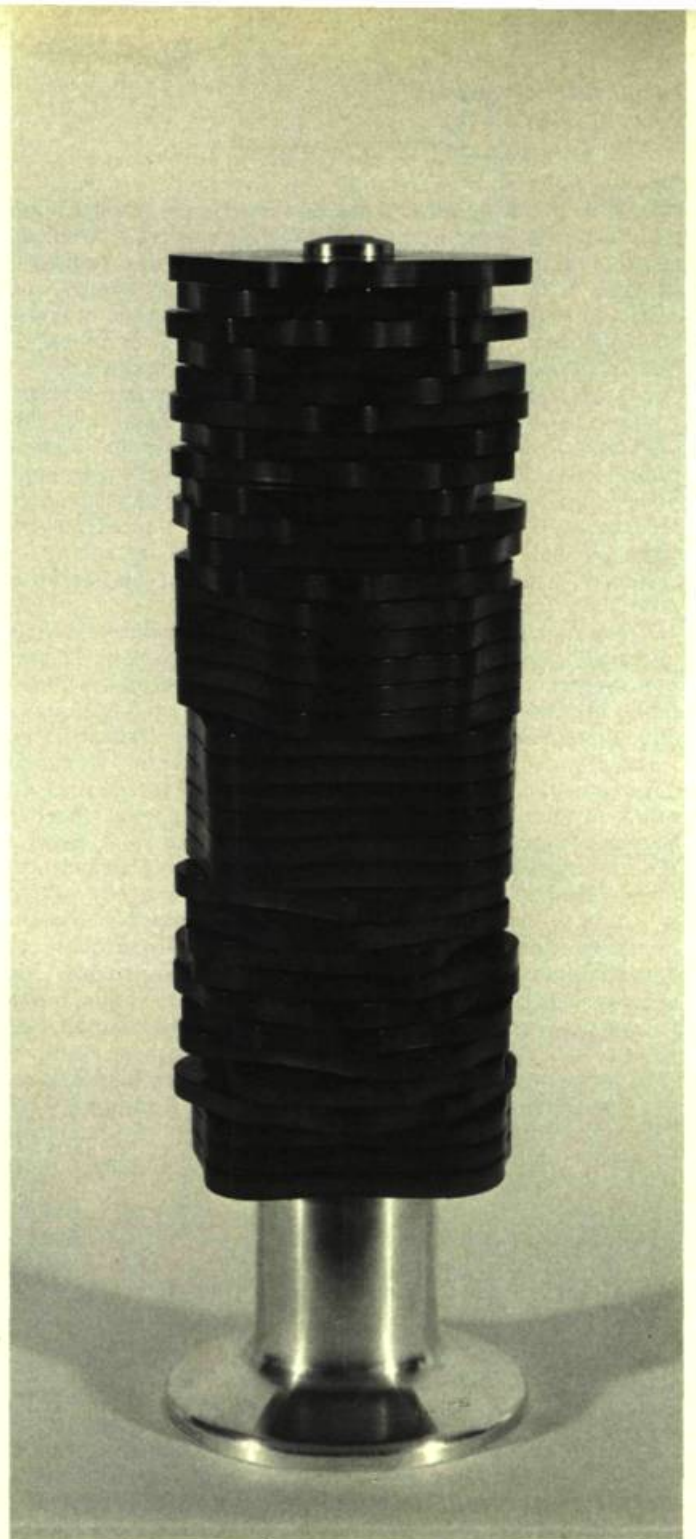
Entendre parler français partout en se promenant parmi les dix-sept étages d'un élégant édifice commercial de l'ouest de la rue Sherbrooke, accrocher deci delà du regard des tableaux signés Borduas, Riopelle, Hurlbut, Jack Bush, Alex Colville, Jean McEwen, qui donc se paie le luxe d'une telle, et double originalité?

La façade, verre transparent et aluminium, ne porte que le numéro 1130, et, discrètement, n'en dit pas plus. Mais la monumentale composition en bois poli qu'on aperçoit déjà à cent mètres de distance, étendant ses membres arrondis comme pour exhorter les passants au culte de l'art, laisse présager quelque individualité forte à l'intérieur de l'immeuble. Qui, se demande-t-on, a pu ainsi imposer sans cris aux innombrables piétons qui défilent cette sculpture d'une qualité et d'une dimension bien peu courantes en ville? Et qui plus est, elle est due à un artiste, Robert Roussil, aussi contestataire que contesté?

Entrons... au siège social de Lavalin, maison fondée en 1936 par les ingénieurs Lalonde et Valois et devenue l'un des bureaux d'experts-conseil en ingénierie les plus importants du monde. Nous y avons rendez-vous avec M. Bernard Lamarre, homme-clé de l'entreprise qui emploie aujourd'hui près de 6000 personnes dont 1500 ingénieurs, regroupe cinquante-cinq compagnies, possède des bureaux dans vingt-sept villes canadiennes et sur les multiples lieux de ses chantiers internationaux, a son propre atelier graphique, son service linguistique et publie une revue professionnelle¹ dont les 13.000 exemplaires sont distribués dans le monde entier.

A ses titres de président-directeur-général et de président du conseil d'administration de Lavalin, M. Lamarre ajoute ceux de président du conseil d'administration du Musée des Beaux-Arts de Montréal, de grand collectionneur privé et corporatif, et enfin de mécène.

Avec le sourire, il oublie un instant, instant qui durera plus d'une heure, tous les chantiers du monde pour parler d'Hurlbut, «l'ami, l'artiste», mais aussi de la venue d'Alexandre Gaudier au Musée des Beaux-Arts, de ce musée qu'il peut, par ses relations, aider à obtenir des expositions importantes, de la «curiosité» que suscite son engagement artistique chez les autres hommes d'affaires canadiens et de son «espoir de les amener à l'imiter».



2. Ulysse COMTOIS
Colonne E, 1975.
Matière plastique et métal;
Hauteur: 47 cm.

Notre conversation se déroule en présence de Léo Rosshandler, qui a pour mission de donner forme et continuité à l'«enfant chérie» qu'est la collection. Polyglotte (français, anglais, espagnol à souche mexicaine et néerlandaise du côté maternel), ce Canadien de longue date et de cœur, venu à Montréal en 1968 comme directeur-adjoint du Musée des Beaux-Arts, marié ici et père d'une petite citoyenne, est depuis huit ans conseiller-expert auprès de Lavalin pour l'achat, la conservation et, à l'occasion, la diffusion des œuvres de la collection.

Achat, conservation et diffusion mais aussi restauration, entreposage, manipulation, transport, prêts, assurances, documentation, catalogues... «En tant que directeur de Communications Rosshandler et Associés, je ne fais pas que cela, mais disons que la collection m'occupe quatre jours par semaine!» Lavalin met à sa disposition un bureau, un secrétariat, les services de l'atelier graphique pour la préparation des catalogues et ceux de l'équipe d'entretien pour l'installation et la garde des tableaux.

Pourtant, en 1976, quand il est arrivé, le grand rendez-vous de Lavalin avec l'art moderne était à peine esquissé. L'ingénieur Jean-Louis Lalonde, cofondateur de Lavalin, avait bien rapporté de ses voyages à l'étranger nombre d'objets artisanaux qui, témoignant des innombrables ressources d'adaptation de l'homme à son univers immédiat, stimulaient son esprit constamment à la recherche de solutions pratiques inédites. En outre, en peinture, il avait eu un goût assez sûr pour acheter des Clarence Gagnons. Puis, au début des années 1970, devenu p.d.g. du groupe, Bernard Lamarre achetait ses premiers abstraits: Ferron et Montpetit. Mais il voulait davantage.

Et la collection va vraiment prendre son essor avec la nomination d'un conservateur responsable, passant en quelques années d'une cinquantaine d'œuvres à plus de six cents. Six cents tableaux, sculptures et gravures, celles-ci toujours avec leur plaque, achetés par Léo Rosshandler au cours de visites de galeries et d'ateliers, à Montréal ou lors de voyages réguliers dans toutes les parties du pays. Six cents œuvres d'artistes canadiens contemporains, produites en majorité depuis les années soixante, répertoriées au fur et à mesure et régulièrement accrochées dans les bureaux de la compagnie au Canada.

«D'où vient cet intérêt pour l'art qui a amené Lavalin à consacrer à l'achat d'œuvres presque toutes d'artistes vivants 25 pour 100 de sa facturation totale, budget énorme que seuls d'habitude se permettent les gouvernements?» – M. Lamarre sourit: «Cherchez la femme...»

La femme

«Bernard et moi nous sommes rencontrés en 1950, sur l'un des premiers bateaux qui amenait en Europe des étudiants canadiens après la guerre. Sous l'influence de ma mère, qui avait étudié à Rome, j'allais commencer en Italie ma tournée des musées. La peinture a été notre premier sujet de conversation», s'amuse à se rappeler Mme Lamarre.

«En 1952, jeunes mariés, nous partons pour Londres où Bernard, en tant que boursier Athlone, allait passer trois ans à l'Imperial College.» L'été, ils poursuivent leur périple culturel sur le continent. A leur retour, en 1955, une exposition des automatistes au Musée des Beaux-Arts ouvre un nouveau champ à leur curiosité. Ils vont passer sans heurt de l'histoire au présent.

«Ai-je joué un rôle dans l'intérêt que mon mari porte à l'art? Je lui tirais parfois un peu la manche pour le sortir de ses livres et l'amener voir des expositions, mais ce goût nous est vraiment commun. Peut-être, ai-je eu une longueur d'avance parce que j'avais pris des cours de dessin mais notre formation, nous l'avons faite en visitant ensemble les musées et, ce qui est aussi très agréable, en développant des rapports personnels avec plusieurs artistes», d'expliquer Mme Lamarre qui, après avoir élevé sept enfants «tous intéressés à la création sous ses divers aspects», souhaiterait retourner faire une licence en histoire de l'art à l'Université.

Une collection qui vit

L'histoire de l'art, du moins celle du Canada depuis les vingt-cinq dernières années, elle est partout chez Lavalin. Figuratifs, naïfs même, abstraits lyriques, plasticiens, hard edge, tous, classiques et romantiques égaient les murs et alimentent les conversations.

Les œuvres sont installées non seulement dans les aires d'accueil mais aussi dans les bureaux.

«Je regarde le Suzanne Bergeron, vigoureux de tons et de geste, pour me stimuler; et, pour me décocher, le Toni Onley aux teintes silencieuses et subtiles», constate l'un des ingénieurs.

«On aime bien quand M. Rosshandler vient nous expliquer les tableaux», sont-ils nombreux à dire, et l'approche que permet la fréquentation quotidienne d'œuvres aussi différentes qu'un Molinari, un Mousseau, un Roberts, un Henry Saxe, un Michael Snow, un Trudeau, un Derouin ou un Villeneuve, est un stimulant qui a fait de plusieurs des employés de Lavalin des fidèles des galeries montréalaises.

«Il y a au moins quatre ou cinq personnes de chez Lavalin qui sont venues acheter chez moi après avoir découvert l'art contemporain par le biais de leur milieu de travail», de dire le directeur d'une de ces galeries qui a vu à plus d'une reprise, «M. Lamarre arriver en taxi, acheter un tableau qui le passionne et repartir heureux».

Muséologique, la collection? «Oui, dans la mesure où elle s'est ingénieusement reflétée l'esprit de création au Canada, au Québec en particulier, depuis l'après-guerre. Oui, dans la mesure où elle permet d'apprécier la diversité des tendances qui s'y sont rencontrées. En plus, elle révèle l'importance qu'ont pris les arts au pays depuis quarante ans et comment ils se sont intégrés à la situation culturelle du pays», de dire M. Rosshandler.

Sinon absolument muséologique, à coup sûr encyclopédique, est cette collection qui, malgré son importance, se constitue dans un climat de consultation facile et amicale entre un conservateur, dont la marge de liberté est fort grande, et un patron qui amène à l'occasion l'enthousiasme de ses coups de foudre.

1. Elle contient souvent des articles abondamment illustrés sur la collection.



3. Pierre GAUVREAU
Cœur de barbarie, 1977.
Huile sur toile;
152 cm 4 x 121,9.

4. Michael SNOW
Blue Table & Chair, 1957.
Gouache sur papier;
45 cm 7 x 60,3.

